

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montréal, (Bas-Canada) 30 Mars 1861.

No. 12.

SOMMAIRE. — Chronique. — Semaine Sainte; Pâques. — Discours sur Montcalm, par M. A. J. Genand, secrétaire du Cercle Littéraire. — Guérison et notice de Philomène Gaudet. — Grandes époques de l'histoire de France: Jeanne d'Arc.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE. — Devoirs des enfants de l'Eglise. — Confiance dans l'avenir. — Discours de M. de la Rochejaquelein. — Les cérémonies de la Semaine Sainte.

Il y a une disposition particulière dans le cœur humain, disposition qui n'est pas des plus honorables et que nous souhaitons bien de ne pas voir se manifester dans les temps où nous sommes.

Le lion mourant reçoit une dernière atteinte, qui a eu son contre-coup, à presque toutes les époques pénibles de l'histoire de l'humanité.

C'est à ce penchant peu estimable, mais assez saillant dans la nature humaine, que nous devons ce déluge de censeurs impitoyables et de donneurs de conseils qui accompagnent toutes les grandes adversités. Et ce ne sont pas seulement des adversaires et des étrangers, qui cèdent à la tentation de remplir un rôle si commode et si glorieux, tout le monde connaît l'histoire des amis de Job.

Voilà, il nous semble, une épreuve que l'on doit par-dessus tout désirer de voir épargnée à l'auguste Pontife, dont nous déplorons les malheurs. Il a été jugé digne par la sagesse divine de nous donner une image des épreuves du Sauveur sur la terre; n'a-t-il pas droit à tous les respects et aux sympathies des enfants de l'Eglise?

Il faut des victimes expiatoires pour les crimes de la terre, mais comme l'a montré si bien M. de Maistre, dans ses *considérations sur la révolution française*, il faut que cette victime soit pure et sans tâche.

Pourquoi s'obstiner à croire qu'elle est frappée pour ses imperfections et ses défauts?

Si, en pareille circonstance, les ennemis de l'Eglise étaient seuls à manquer aux sentiments de la justice et de la convenance, nous n'aurions pas à nous en étonner; mais que les enfants de l'Eglise, que ses amis aient à prendre garde à ne pas faire fausse route eux-mêmes, et à ne pas juger contre les dispositions et la marche secrète de la divine Providence.

En attendant, d'imposantes et nombreuses sympathies sont données au St. Père dans le monde entier; et de plus imposantes et de plus nombreuses encore, à proportion de la population, sont données dans cette France, travaillée néanmoins par tant d'années de troubles et par les manœuvres du parti révolutionnaire.

Les discours des Sénateurs Catholiques ont admirablement résumé les derniers événements et montré les dangers de la situation.

M. de la Rochejaquelein après avoir taxé la politique du Piémont, comme elle le mérite, d'après les vrais principes de la diplomatie, a montré les contradictions qui existaient entre les premières déclarations du gouvernement français et ses mesures actuelles. Toute l'exposition de la marche de la Révolution en Italie est traitée de la manière la plus lucide et la plus saisissante.

Il nous montre les théories révolutionnaires propagées partout, le brigandage mis en avant comme moyen d'exécution, et un gouvernement avide et sans principes profitant de tout le mal accompli par l'émission des mauvais principes, ou par les coups de main des conspirateurs.

Mazzini préparant, Garibaldi envahissant, Victor-Emmanuel prenant possession.

Il fait ressortir la position du jeune Roi, succédant tout-à-coup, sans expérience, sans préparation, sur un trône qui avait tant d'ennemis, et se trouvant en face d'un adversaire qui ne craignait pas de descendre à tous les moyens; en effet, a ajouté l'illustre Orateur, dans ces affaires de l'Italie Méridionale, le Piémont a plus mis la main à la poche, que l'épée à la main.

A ces mots, l'hilarité a été générale, et Victor-Emmanuel comprendra, en lisant le *Moniteur*, de quel genre d'estime il jouit près du Sénat français.

L'orateur a flétri le misérable Prince de Syracuse qui a trahi et abandonné son neveu; de plus, il a exalté le courage, la fermeté et la grandeur du jeune Roi: sorti, dit-il, de Naples enfant, il est entré à Gaète; homme, roi et soldat. A ce moment, de nombreuses marques d'assentiment ont éclaté. Vient ensuite la fin du discours:

“ En résumé, l'orateur approuve l'esprit de l'adresse en ce sens qu'elle s'associe aux espérances exprimées dans le discours impérial en faveur du Saint-Siège, et

au blâme contre les actes qui ont amené la chute du Roi de Naples ; mais il pense que le Sénat, pour entrer dans la pensée de Sa Majesté l'Empereur, aurait pu dire plus explicitement quels actes il fallait frapper d'un jugement sévère. Il aurait pu également être plus explicite dans l'expression de ses espérances pour l'avenir. (Marques nombreuses d'approbation sur plusieurs bancs.)"

Ces marques d'approbation, données à un pareil discours, témoignent ainsi que différentes autres circonstances que l'opinion religieuse peut compter sur un meilleur avenir. Quant se livraient les grandes luttes pour la liberté de l'enseignement, les votes pour la cause religieuse étaient loin d'être aussi nombreux qu'ils l'ont été pour l'amendement, qui a été proposé après le vote de l'adresse, et dans le quel on blâmait la conduite du gouvernement dans les dernières affaires d'Italie.

En ce moment, dans l'univers, on honore le souvenir des souffrances du sauveur. Depuis la grande basilique de St. Pierre jusqu'à la plus humble chapelle de village, par tout, les cérémonies de la Semaine Sainte s'accomplissent. On rappelle les circonstances des épreuves d'un Dieu et de la délivrance du Monde, le combat et la victoire, la lutte, et les bienfaits conquis par le sang et la mort.

Au milieu de ces souvenirs, on ne peut que penser aux épreuves de l'Eglise. Au spectacle de ces cérémonies touchantes se joignent les émotions poignantes des malheurs présents.

Mais aussi à ces sentiments doit s'unir intimement la pensée des promesses éternelles.

Aujourd'hui, les Scribes et les Pharisiens, les Princes et les Rois, sont réunis dans une pensée de haine. La victime est préparée, résignée et disposée à tout.

Il y a longtemps que l'Eglise a assisté à un renouvellement si pénible et si ressemblant de ses premières angoisses ; mais le fruit et la récompense n'en seront que plus grands et plus complets.

Il n'est pas donné à tous les chrétiens de contempler ce que ces cérémonies ont de si grave et de si touchant, surtout cette année, dans la basilique de St. Pierre, entourée et menacée de tant d'ennemis ; mais il n'est pas un seul enfant de l'Eglise qui ne puisse comprendre tout ce qu'elles renferment d'instructif et de consolant.

Dimanche dernier la Passion a été chantée, à la Cathédrale et à l'Eglise Paroissiale, devant un immense concours de peuple.

Les chants étaient exécutés suivant le mode employé à Rome même ; les Juifs étant représentés par un chœur de voix puissantes, qui faisaient entendre tous les accents de la vengeance et de la colère.

Pendant que nous écoutions cette représentation si touchante de ce qui s'est accompli autrefois, nous pensions que de même qu'ils reproduisaient si fidèlement les blasphèmes et les défis sacrilèges des ennemis de la vérité et de la foi ; de même les temps ne sont pas loin

où une nouvelle victoire sur les ennemis du moment rappellera au cœur des chrétiens la victoire et le triomphe que le Dieu Sauveur a remportés pour toujours sur ses ennemis au grand jour de la Résurrection.

SEMAINE SAINTE.---PAQUES.

LA SEMAINE SAINTE, qu'on appelle aussi la grande semaine à cause des événements qui s'y accomplissent, commence le dimanche des Rameaux, nommé encore dimanche des *Palmes* et *Pâques fleuries*. Ces noms lui viennent des rameaux portés à la procession. En Orient, ces rameaux étaient souvent des branches de palmiers, auxquelles on joignait des fleurs selon la saison. Il ne sera pas sans intérêt de dire ici que c'est à ce nom de Pâques fleuries qu'un vaste pays d'Amérique doit le sien. Les Espagnols appelaient *Flornes* cette contrée voisine du Mexique, parce qu'ils la découvrirent le jour de *Pâques fleuries* ou des Rameaux.

La procession qui se fait avant la messe est de la plus haute antiquité. On croit qu'elle a pris naissance en Palestine. Elle ne passa dans les usages de l'Eglise latine que vers le sixième siècle.

En France, avant la Révolution, cette procession se faisait en dehors des villes murées ; c'était à une des portes de la ville qu'avait lieu la cérémonie, reportée aujourd'hui à la porte de l'église. On sait que ce n'est qu'à la troisième sommation que l'église, qu'on a fermée après la sortie du clergé, est ouverte ; cette cérémonie a pour but de nous rappeler qu'avant la venue du Sauveur, la porte de la Jérusalem céleste était fermée au genre humain.

Le cantique *Gloria Laus*, qu'on chante au dehors de l'église avant qu'elle soit ouverte, a été composé par Théodulphe, évêque d'Orléans, pendant la captivité que Louis-le-Débonnaire lui fit subir à Angers. Le roi se trouvant en cette ville, passa devant la prison de l'évêque, qui se mit à la fenêtre et chanta son beau cantique. Louis-le-Débonnaire en fut si touché qu'il rendit la liberté à l'auteur et le rétablit sur son siège.

Deux sentiments très-opposés doivent remplir un cœur chrétien pendant la procession des Rameaux. La joie en voyant le triomphe du Sauveur et en songeant à notre entrée dans le ciel. La tristesse en pensant que ces mêmes Juifs qui escortent, en ce jour, si magnifiquement le Sauveur, cinq jours plus tard l'accompagneront au Calvaire, en faisant retentir de blasphèmes et d'injures les rues de Jérusalem, aujourd'hui jonchées de palmes et de fleurs.

La Passion est chantée à la messe par trois voix. Voix du diacre, qui, remplissant le rôle d'historien, raconte les faits ; voix des Juifs et du pécheur, c'est le sous-diacre ; voix de l'auguste victime, qui conserve un calme plein de dignité au milieu des bourreaux, c'est celle du prêtre.

LE MERCREDI SAINT on chante l'office des *Ténèbres*, ainsi nommé parce que, vers la fin, toutes les lumières sont éteintes, pour exprimer le deuil de l'Eglise et les ténèbres dont la terre fut couverte à la mort du Sauveur. Cette partie de la cérémonie rappelle encore qu'autrefois cet office se faisait pendant la nuit et durait jusqu'au matin. A mesure que la jour approchait on éteignait les flambeaux qui cessaient d'être nécessaires.

Les cierges placés sur le chandelier triangulaire sont au nombre de quinze et en cire jaune, l'Eglise n'en employant pas d'autre dans les funérailles. Celui du milieu seul est blanc, parce qu'il représente Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les quatorze autres, figurent les onze apôtres et les trois Maries.

LE JEUDI SAINT est consacré à honorer l'institution de l'eucharistie. L'office du matin se compose de la messe, de la bénédiction des saintes huiles, du dépouillement des autels et enfin du lavement des pieds.

Aux jours de la pénitence publique, les pénitents étaient chassés de l'église le mercredi des Cendres et n'y rentraient que le Jeudi saint. L'évêque allait à la porte, où il les trouvait prosternés, couverts de cilices et la cendre sur la tête. Il faisait sur eux une courte prière, leur adressait une petite exhortation et leur permettait l'entrée de l'église, où ils recevaient avec les fidèles la très-sainte eucharistie.

La cérémonie du lavement des pieds a pour but de rappeler, à tous, que Notre-Seigneur Jésus Christ lui-même a daigné laver ceux de ses apôtres avant la Cène. Longtemps, en mémoire de cette action du Sauveur, les chrétiens lavèrent les pieds des hôtes qu'ils recevaient. Depuis que ce touchant usage a disparu, l'Église, qui ne voulait point laisser perdre le souvenir de l'acte si instructif auquel le Seigneur avait daigné s'abaisser, en fit une pratique réglée. C'est pour cela que, chaque année, le pape, les évêques, et dans les paroisses le curé, lavent les pieds de douze pauvres ou de douze enfants le jeudi saint.

LE VENDREDI SAINT, à l'office du matin, on dit la messe des *présentifiés*, c'est-à-dire messe où l'on consomme l'hostie consacrée la veille. Un seul prêtre, dans chaque paroisse, récite la dernière partie des prières de la messe sans consécration, et cela parce que l'Église veut que toute l'attention de ses enfants soit sur le sacrifice du Calvaire. Il est bien difficile de parler du vendredi saint. Il faut en ce jour suivre l'office avec la plus religieuse attention, le cœur plein d'amour, de reconnaissance et de regret, en songeant à la tendresse infinie du Sauveur et à nos ingratitude.

La première partie de l'office du grand jour commence par deux leçons qui sont de Moïse et du prophète Isaïe, après lesquelles on chante la *Passion* de Notre-Seigneur selon saint Jean.

La deuxième partie se compose des oraisons sacerdotales, qu'on ne récite publiquement que le vendredi saint. Ces oraisons, au nombre de dix, sont fort anciennes; saint Léon les croyait d'institution apostolique. L'Église, afin de marquer son horreur pour les apostats volontaires, défend à ses ministres de faire mention d'eux dans les prières publiques; mais elle en excepte le vendredi saint, parce que ce jour-là Jésus-Christ mourut pour tous les hommes.

Entre chacune des oraisons le prêtre dit: *Flectamus genua (fléchissons le genou)*, le diacre répond: *Levate (levez-vous)*. A la prière pour les Juifs, on ne fléchit pas le genou pour marquer toute l'horreur qu'inspire le peuple déicide.

La troisième partie de l'office du matin est l'adoration de la croix. En allant l'adorer, on suit la voie douloureuse que le Sauveur marqua de son sang, et l'on doit se rappeler que ces reproches: *Mon peuple, que t'ai-je donc fait? En quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi!* s'adressent maintenant plus aux chrétiens qu'aux Juifs.

A l'office du soir, comme les deux jours précédents, la voix lugubre de Jérémie, les gémissements des saintes femmes tiennent les fidèles au pied de la croix.

LE SAMEDI SAINT est consacré à honorer la sépulture du Sauveur. Quoique l'Église soit toujours dans le deuil, la joie perce déjà dans les offices à cause du consolant mystère qui s'accomplit le lendemain. Aux premiers siècles du christianisme, le samedi saint était une fête chômée dans plusieurs églises; elle fut ensuite réduite au rang des demi-fêtes, c'est-à-dire qu'à midi on pouvait se livrer au travail accoutumé. Elle est maintenant à la dévotion de chaque fidèle.

L'office du samedi saint se divise en six parties: 1o La bénédiction du feu nouveau; 2o la bénédiction du cierge

pascal; 3o les leçons; 4o la bénédiction des fonds; 5o la messe; 6o les vêpres.

La messe est sans *introit*, parce que tout le peuple est censé entré dans l'église; dans les premiers siècles, il y était depuis la veille. La messe et les vêpres sont très-courtes en ce jour à cause de la longueur des précédents offices.

Les chrétiens doivent le samedi saint s'ensevelir avec Jésus-Christ, c'est-à-dire mourir à leurs défauts, à leurs mauvaises habitudes, afin de pouvoir dire le jour de Pâques qu'ils sont vraiment ressuscités. Il est des grâces que le bon Dieu se plaît à donner pour peu qu'on les lui demande, et à coup sûr il faut mettre en première ligne celle qui consiste à obtenir une mort et une résurrection selon son cœur.

PAQUES! ce mot remplit de joie le chrétien qui a saintement passé son carême, qui a suivi le Sauveur pendant toute sa douloureuse passion. Ce jour-là l'auteur de la vie triomphe de la mort en ressuscitant. Ce jour-là encore, chaque fidèle doit se dire: Moi aussi je ressusciterai glorieux pour ne plus mourir, et aucune pensée n'est plus capable de faire le bonheur de l'homme qui sent très-bien que la mort est pour lui une expiation, et qu'il ne devait point dans le principe y être soumis.

Les Églises primitives, unanimes sur la célébration de la solennité de Pâques, ne le furent point sur le jour auquel il convenait de la fixer pour le monde entier. Les chrétiens d'Occident la voulaient plus tôt que les chrétiens d'Orient, et cela pour ne point se rencontrer avec les Juifs dans la célébration de cette solennité. Ce fut le premier concile de Nicée qui fixa l'unité irrévocable de la fête de Pâques pour l'univers entier.

Tous les signes de deuil ont disparu du temple, les autels sont parés, les prêtres ont revêtu leurs ornements les plus magnifiques, les cloches sont en mouvement, les fidèles arrivent en foule, le chant de l'ALLELUIA retentit à chaque instant et sur tous les tons.

Les chrétiens autrefois choisissaient d'ordinaire le jour de Pâques pour se réconcilier, en se donnant le baiser de paix partout où ils se rencontraient. Aujourd'hui encore, en Pologne, cet usage est suivi, et rien n'y est plus fréquent pendant les fêtes de Pâques que ce dialogue entre deux personnes qui se rencontrent; l'une dit: Jésus-Christ est ressuscité; et l'autre répond: il est vraiment ressuscité; puis on s'embrasse dans la rue.

Afin de perpétuer le souvenir de la résurrection du Sauveur, on fait tous les dimanches l'aspersion de l'eau bénite et la procession avant la grand'messe; ces jours étant regardés comme la continuation de la fête de Pâques.

LA SEMAINE DE PAQUES, toute entière, était fête autrefois pour les néophytes baptisés le samedi saint. L'Église voulait faire un accueil solennel à ces nouveaux enfants et les fortifier par des instructions répétées contre les attaques qu'ils auraient à soutenir après le baptême. Ils ne quittaient leurs vêtements blancs que le dimanche de *Quasimodo*, appelé pour cela *in albis depositis*: *Dimanche où l'on quitte le blanc*.

Pendant toute l'octave de Pâques et de la Pentecôte on ne dit que trois psaumes à vêpres, pour rappeler aux nouveaux baptisés qu'ils ont reçu, dans le baptême, la foi, l'espérance et la charité, et rendre grâces aux trois personnes de la sainte Trinité qui leur ont accordé ces vertus.

INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS.—Lundi prochain, 1er avril, à 7½ heures P. M., M. F. X. A. Trudel fera une lecture publique dans la salle de l'Institut Canadien-Français. Sujet: l'intelligence et l'amour, principes constitutifs du monde moral. Entrée libre.

DISCOURS SUR MONTCALM,

Prononcé par M. J. A. GENAY, Etudiant en Droit, Secrétaire du Cercle Littéraire, dans la Salle du Cabinet de Lecture, le 1er mars 1861.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

Tous les peuples semblent s'être accordés pour nous montrer la vérité de ces paroles qu'écrivait, naguère, un éminent publiciste de nos jours : "C'est dans le passé qu'il faut puiser les leçons du présent." Le passé, en effet, est tout pour une nation : c'est sa vie morale du présent ; c'est son guide pour l'avenir. Quand elle profite des exemples que lui ont laissés ses pères ; quand, enrichie du poids de leur expérience et de leur autorité, elle pratique ce qui a fait leur force et leur grandeur, en même temps qu'elle évite ce dont ils n'ont pu ou n'ont pas su se préserver, il est impossible que cette nation ne soit pas une nation florissante, et ne parvienne rapidement aux grandes destinées que lui a marquées la Providence.

Pour nous, Canadiens-Français, c'est un beau et digne spectacle de remonter le cours de notre Histoire, pour contempler les deux mains qui ont fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui : la main du Prêtre et la main du Soldat.

C'est le PRÊTRE qui a donné à notre cher pays ce beau caractère qui le distingue, et qui l'a fait appeler le *Canada Catholique* ; c'est l'humble missionnaire, abordant les plages lointaines du St. Laurent, sans autre perspective que celle d'être dévoré par des hommes féroces et barbares, qui a fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui sous le rapport moral.

C'est le SOLDAT qui a donné à ce peuple encore jeune la force de se défendre contre un ennemi envahisseur ; c'est le SOLDAT qui, aux Plaines d'Abraham, à Carillon, à Châteauguay, à toutes ces places arrosées du sang qu'y ont répandu d'ardents Patriotes, a donné des preuves éclatantes de bravoure et de valeur nationales.

C'est le PRÊTRE qui a béni les armes du SOLDAT ; c'est le SOLDAT qui a défendu le PRÊTRE. C'est le SOLDAT qui a protégé la NATIONALITÉ, et c'est la NATIONALITÉ qui a fait le SOLDAT.

Aussi, pour le jeune Canadien, apparaissant sur le seuil de la vie publique, il est un devoir sacré qu'il doit remplir. Pendant que, avec avidité, il plonge ses regards scrutateurs sur cette arène publique où l'appellent les plus nobles pulsations de son cœur plein de feu, il doit aussi, avec amour et vénération, jeter un coup d'œil sur le passé de ses pères pour en faire ressortir toutes les beautés, tous les dévouements, toutes les grandes actions de cette race d'hommes qui, pendant un siècle, sans cesse les armes à la main, ont fini par faire lâcher prise à l'ennemi et à lui faire dire que les vaincus étaient les vainqueurs !

Ce n'est donc pas sans raisons, mesdames et messieurs, du c'est moins avec la sincère conviction d'un devoir accompli, que je viens vous parler, dans un entretien de famille je l'espère, de MONTCALM, une des plus grandes et plus nobles figures de notre belle Histoire Canadienne.

I

Louis-Joseph de St. Véran, Marquis de Montcalm, était né en 1712, au château de Candiac, près de Nîmes. Il appartenait à une famille illustre du Rouergue, alliée à la maison des Gozon qui a produit le fameux chevalier de ce nom, 27e. Grand-Maître de l'ordre de St. Jean de Jérusalem. "Ce qui contribua surtout à lui faire donner cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un reptile monstrueux qui désolait l'île de Rhodes." (1) Cet animal était de la grosseur ordinaire d'un cheval. La Chronique à laquelle

l'emprunte ce fait dit qu'il avait à sa tête de serpent de longues oreilles couvertes d'une peau écailleuse. Il courait, ajoute-t-elle, battant des ailes et jetant le feu par les yeux avec des sifflements horribles. Aucun Chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous ceux qui en avaient entrepris la délivrance, y avaient péri ; il était même défendu de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre et y réussit, et cet acte de hardiesse lui valut l'immortalité dans l'avenir.

Le jeune Louis-Joseph de Montcalm, fier de la tradition de son ancêtre, s'efforça toujours de faire revivre en lui cet esprit de courage qui allait parfois jusqu'à une imprudente témérité.

Comme celle des jeunes gentilshommes de l'époque, sa jeunesse fut entourée de ces soins délicats, de ces prévoyances ingénieuses qu'exige toujours la noblesse. Doué des plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, il sut mettre à profit les exemples de travail et d'activité qu'au foyer domestique il avait journellement sous les yeux. D'une mémoire prodigieuse, possédant des talents distingués, il fit de brillantes études et acquit, en peu de temps, de grandes connaissances dans les lettres et dans les langues.

Mais un sang guerrier bouillonnait dans ses veines. Ce sang, trois générations de sa famille l'avaient généreusement versé sur les champs de l'honneur. On l'avait écrit et on le donnait comme un motto qui fut plus tard inserit sur l'écusson de sa famille : *Les champs de bataille semblent avoir été les tombeaux des Montcalm.*

Incapable de résister à la noble vocation qui l'appelait à la défense de son Dieu et de son Roi, à 14 ans il était sous les armes. Cependant cette âme d'élite sut conserver dans le service militaire et à l'armée ses goûts pour l'étude, et à ceux qui lui en demandaient des explications, il avouait naïvement : "qu'il comptait bien, à sa retraite, devenir Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres." Noble et digne émulation qui fait le *décorum* du militaire accompli !

Au reste, cet esprit d'aptitude pour les sciences, ce goût des études sérieuses consacré par un travail continu, n'était pas tout-à-fait étranger dans sa famille. Un de ses frères que la mort enleva, à l'âge de sept ans, à l'amour et à l'affection de tous, promettait à la science un sujet distingué ; car, à cet âge si caudide, où d'ordinaire on ne sait que balbutier les premiers rudiments de sa langue, le jeune frère de Louis-Joseph "savait, outre sa langue maternelle, le latin, le grec, l'hébreu, la géographie et une grande partie de l'histoire sacrée et profane." (1)

Il est, Messieurs, quelque chose de beau, de digne, de noble, de sublime dans la carrière du militaire : c'est la bravoure qui lui fait conquérir, à la pointe de l'épée, à force d'audace et d'intrépidité, un grade qui lui donne un légitime orgueil, surtout lorsque c'est la Patrie reconnaissante qui récompense le sang de ses enfants. Cet avancement dans la carrière des armes, c'est la vie, l'espérance, l'avenir du soldat !

Nous n'avons pas dans Montcalm un de ces guerriers que la fortune élève à l'apogée de la gloire du premier coup de sa volonté. Non. Semblable à un petit ruisseau que l'abondance de ses eaux transforme peu-à-peu en un fleuve majestueux, nous le voyons parvenir successivement aux postes les plus honorables. Dix-sept ans, le régiment du Hainault est témoin de son ardeur ; dix-sept ans, il remplit dans ce régiment, les uns après les autres, les charges d'Enseigne, de Lieutenant, de Capitaine et de Colonel ; et dans chacun de ses grades, il apporte une constance et une énergique application qui le distinguent autant que son intelligence et que son courage.—En 1744, il entre Colonel dans le régiment *Auxerrois-Infanteria* où deux ans après, il

(1) Feller : dictionn. Biographique.

(1) Bouillet : Biographie universelle.

out occasion de faire usage de sa bravoure, à la fameuse bataille de Plaisance: Emporté par l'enthousiasme, il s'était élancé au premier rang de son bataillon; il avait donné l'exemple de l'audace et s'était exposé comme un simple soldat; il semblait ne pas voir le danger quand déjà il avait reçu deux blessures. Un troisième coup de feu à l'épaule gauche le renversa: un instant même on le croit mort; mais il n'est qu'affaibli par la perte de son sang. Se rendant aux instances de sa famille et de ses chefs, il se laisse conduire à Montpellier pour la guérison de ses blessures.

Mais à peine commençait-il à ressentir les premières douleurs de la convalescence, il apprend que son Régiment partait avec M. le Chevalier de Belle-Isle pour le Piémont où son Roi venait de porter la guerre. Il n'écoute ni les prières ni les supplications de ceux qui l'entourent; et tout malade qu'il est, va se mettre à la tête de son régiment, "ne voulant pas, disait-il, être privé de l'honneur de partager les dangers de ses braves compagnons."

Ces touchantes paroles nous montrent dans tout leur véritable jour la belle âme et le grand cœur de notre héros. Il était de ceux qui comprennent que, quand on aurait versé tout son sang pour la Patrie, tant qu'il en reste une goutte, cette goutte lui appartient.

A peine entrés en Italie, les Français rencontrèrent les Piémontais au col de l'Assiette, défilé inextricable où, surpris de tous côtés à la fois, ils laissèrent 3,000 morts au nombre desquels se trouvèrent le Comte de Belle-Isle et son frère, le Maréchal, qui avait été les premiers instigateurs de cette guerre dont l'Europe était alors embrasée. C'est encore dans cette action que Montcalm reçut deux nouvelles blessures qui, avec l'état de santé chancelante dont il était attaqué à la suite de la journée de Plaisance, l'obligèrent à son grand regret, à rentrer dans ses foyers.

L'année suivante, en récompense de sa belle conduite dans ces deux actions, il fut nommé Brigadier; puis, en 1749, Mestre-de-Camp d'un régiment qui porta son nom: honneur que lui avaient acquis, à justes titres, ses talents et sa bravoure. En 1756, il se vit élevé à la dignité de Maréchal-de-Camp. Un nouvel horizon se dessinait devant lui: il fut envoyé au Canada.

Une biographie de Montcalm, écrite par M. de Doreil, son ami intime, et publiée dans le *Mercur de France* de janvier 1760, nous le dépeint sous les couleurs les plus brillantes de la vie de gentilhomme. Poli, de manières affables, franches, ouvertes, sincères, il était aimé de tout le monde; ses soldats le chérissaient à l'armée et se sentaient Enthousiasme de le suivre partout où l'entraînait son intrépidité. Doué des plus heureuses qualités de l'esprit, il passait les loisirs du camp à ses chers travaux de littérature et de sciences. Austère et inflexible à l'endroit des règles et de la discipline, il savait punir, avec justice, les plus légères infractions, comme aussi il n'était pas étranger à la récompense et à l'encouragement du mérite.

Mais, le plus beau titre de gloire de Montcalm est, sans contredit, la conservation intacte du bel esprit religieux, l'attachement inébranlable aux pures et saintes traditions de sa famille. Grâce à une mère pieuse qui avait su le préserver de bonne heure des dangereuses idées qui commençaient alors à être semées de par la France Voltairienne, il conserva toujours, au milieu de la licence des camps, cet esprit sincère de foi religieuse qui lui faisait rechercher dans la conduite des affaires, jusque dans ses moindres actions, le triomphe des saines traditions de la France Catholique.

A cette occasion, je dois vous citer, Messieurs, deux lettres, écrites par Montcalm à la Supérieure des Dames Urselines de Québec, lettres qui vous donneront, je l'espère, une idée de sa modestie, de sa piété et de son grand cœur. Voici: (1)

(1) L'original de cette lettre ne porte plus d'adresse. Elle a dû être adressé à la Mère Supérieure, qui était alors la Mère de S. Claude.

A Montreal, ce 26 juin 1756.

Rien n'est au-dessus, Madame de vos soins et de votre charité. Ma reconnaissance est infinie des soins que vous avez bien voulu prendre pour moi domestique; je vous fais tous mes remerciemens, et à vos Dames. Je serai toujours à vos ordres quand vous voudrez que j'écrive (1). Le crédit du Maréchal de Richelieu doit augmenter par la conquête du Port Mahon (2). Je pars demain avec le chevalier de Lévis pour le camp de Carillon (3). Je me recommande à vos prières et à celles de votre Illustre Communauté; Elle ne peut les accorder à personne qui leur soit plus dévoué. Je joins à ces sentimens ceux du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur."

MONTCALM.

Cette lettre dans laquelle Montcalm se recommande aux prières d'une communauté religieuse, était écrite quelques jours seulement avant la bataille d'Oswégo dont il fut le héros. La seconde est datée de Montréal le 27 août 1756, après cette même bataille; elle est ainsi conçue: (4)

Madame,

Continuez à m'accorder vos prières et celles de votre sainte Communauté. Ce n'est pas le tout que d'avoir pris Choueguan (5); il faut aller à Carillon. J'arrivai hier, et je repars dans trois ou quatre jours. Je me flatte que celui qui a pris Choueguan, saura repousser à Carillon les ennemis de sa religion. C'est Dieu (6) qui a fait un vrai prodige dans cette occasion. Il a voulu se servir de mes faibles mains; aussi je lui reporte tout. Et je reçois avec reconnaissance votre compliment et celui de votre Illustre Communauté. J'ay l'honneur d'être avec respect

Madame,

Votre très humble
et très obéissant serviteur.

MONTCALM.

Quelle douce simplicité, quelle foi touchante respirent ces quelques paroles. Ce seul mot, *c'est Dieu*, explique le grand cœur de ce grand homme qui n'avait pas honte de faire connaître ses sentimens de foi à une Religieuse! Je le répète, cette pieuse confiance en la Providence est ce qui

(1) Nous voyons par des lettres subséquentes que les Dames de l'Hôtel-Dieu avaient demandé au Marquis de Montcalm qu'il écrivit et à M. le Maréchal de Richelieu et à Madame la Duchesse d'Aiguillon pour leur "recommander les intérêts d'une maison fondée par leur aïeuls."

(2) Le Port-Mahon, capitale de l'île de Minorque, fondée par le général Mahon, avait été pris par les Anglais en 1708. Au moment où les Marquis de Montcalm écrivait ces mots, le Maréchal de Richelieu achevait le siège de cette place, qui passa ainsi à la France le 28 juin 1756. Port-Mahon fut rendu à l'Angleterre par le traité de 1763, et repris en 1782 par l'armée franco-espagnole.

(3) Carillon était situé dans l'angle formé par la décharge du lac Saint-Sacrement (aujourd'hui lac George), nommée rivière à la Chute, et le lac Champlain.

(4) Elle est adressé à la Mère de Saint Claude, Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec.

(5) Choueguan, ou Oswego, était situé à la droite de l'embouchure de la rivière du même nom, qui se jette dans le lac Ontario, sur une petite éminence domainée elle-même de plusieurs côtés. Le fort se composait d'une grande maison de pierre entourée, à peu de distance, d'une muraille flanquée de quatre petits bastions carrés, dans lesquels il y avait du canon. Après avoir délogé les Anglais du fort Ontario, qui était sur le bord opposé de la rivière, les troupes française se replièrent sur Choueguan, dont la garnison capitula le 14 août, sur le midi. Les quatorze ou quinze cents hommes qui défendaient le fort, posèrent les armes. On y prit cinq drapeaux, cent vingt-trois bouches à feu, six barques armées de canon, trois cent bateaux et beaucoup de munitions de toute sorte.

(6) Ces deux mots sont soulignés dans l'original.

fait le plus bel éloge de Montcalm ; ces deux lettres que j'ai emprunté du *Courrier du Canada* suffiraient plus que des volumes pour faire connaître notre héros.

Ouvrez donc les yeux, philosophes superficiels ! Et toi, vieux Patriarche de Fernay, qui osas blasphémer que le seul Dieu d'un héros doit être le vestix, tu aurais sans doute, dans ton délire, souri de pitié en lisant ces deux lettres du Héros Canadien qui a su, sur les champs de bataille, faire le sacrifice de sa vie pour tâcher de sauver ces *quelques arpents de neige* pour lesquels ton orgueil t'avait inspiré un stupide mépris !

Avec cette foi inébranlable, Montcalm ne craignait rien et savait envisager la mort avec sang froid.

Tel est l'homme, Mesdames et Messieurs, que la Providence nous envoya, dans des circonstances bien difficiles que je dois rappeler ici pour l'intelligence et l'utilité de ce qui va suivre.

(A CONTINUER.)

XVI. — GUÉRISON DE PHILOMÈNE GAUDET, ET NOTICE SUR CETTE VERTUEUSE ENFANT.

La jeune Philomène Gaudet, morte à l'âge de moins de sept ans, qui est l'objet de cette notice, sembla avoir puisé, avec le lait de sa mère, l'instinct de la vertu et l'amour de la piété. Aussi, toutes les personnes qui l'ont connue, s'accordent-elles à la regarder comme une enfant de bénédiction, que Dieu a retirée de ce monde dans un âge si tendre, parceque déjà elle était un fruit mûr pour le ciel.

Dès que sa raison commença à poindre, la jeune Philomène ressentit un attrait tout particulier pour la prière et pour les exercices de la religion. A peine commença-t-elle à parler qu'elle aimait à prier, et à chanter des cantiques, devant une petite statue de Marie, placée dans l'oratoire de ses parents. Touchés de sa dévotion, ceux-ci se recommandaient, avec beaucoup de raison, à ses prières, dans leurs besoins, malgré son jeune âge. Avaient-ils égaré quelque objet dont l'usage leur devenait nécessaire, la petite Philomène se mettait en prière, s'adressait à St. Antoine-de-Padoue ; et aussitôt l'objet perdu était retrouvé. Elle mettait ses délices à assister avec ses parents à la Sainte Messe, et s'ils refusaient quelquefois de l'y conduire, à cause du mauvais temps, ou pour quelque'autres motifs, elle n'acceptait cette privation qu'en répandant beaucoup de larmes.

Le matin, lorsqu'elle entendait sonner l'*Angelus*, elle réveillait ses parents, et les en avertissait aussitôt, afin de remplir avec eux cette pratique de piété chrétienne. Pareillement à midi et le soir, elle ne manquait pas de leur donner le même avertissement, si elle remarquait qu'ils n'y fussent pas assez attentifs.

La sagesse précoce de cette enfant, sa piété envers Dieu, son obéissance à ses parents, sa charité pour les pauvres, son exactitude à remplir ses devoirs, étaient sans doute la récompense et le fruit de sa parfaite soumission d'esprit et de cœur à supporter une rude épreuve, qui exerça sa patience, dès le plus bas âge. Elle n'avait guère que 18 mois, lorsqu'il lui survint à l'œil gauche un mal très-douloureux, avec inflammation vive, qui la priva de l'usage de cet œil. Il s'y était formé une taie ou une pellicule blanche, qui s'étendait sur toute la prunelle, en sorte que son œil paraissait entièrement blanc. Il était d'ailleurs vivement enflammé et faisait souffrir à l'enfant des douleurs continuelles. Elle resta dans ce triste état l'espace de trois ans, malgré les

remèdes et les traitements qu'on employa durant ce temps, et qui ne produisirent qu'une augmentation de souffrances.

Enfin, au mois de mai 1858, madame Gaudet, sa mère, eut recours à Notre-Dame de Pitié, pour obtenir la guérison de ce mal jusqu'alors si opiniâtre ; et commença une neuvaine de prières, après s'être procuré de l'huile de la lampe de la statue miraculeuse. Philomène, quoiqu'elle n'eût alors que quatre ans et demi, s'unit à cette neuvaine avec beaucoup de ferveur, et avec une vive confiance, qui ne pouvait lui être inspirée que par son grand esprit de foi. Lorsque sa mère prenait la petite fiole d'huile pour faire une onction sur l'œil de Philomène, celle-ci se mettait alors à genoux, afin de la recevoir avec plus de respect, disant à sa mère avec l'accent d'une vraie confiance : "Oui, maman, Notre-Dame de Pitié me guérira."

Cette confiance parfaite fut justifiée par l'évènement. A la fin de la neuvaine l'inflammation de l'œil avait tout-à-fait disparue ; la pellicule dont on a parlé restait encore, il est vrai ; mais, ce qui est bien admirable, l'enfant avait recouvré l'usage de l'œil gauche, malgré l'obstacle que la pellicule semblait devoir y mettre. Pour s'en assurer par eux-mêmes, ses parents lui fermant l'œil droit, tenaient exprès devant elle quelques objets, ou lui faisaient divers gestes ; et aussitôt elle nommait avec joie ces objets, ou désignait les gestes qu'elle leur voyait faire. Toutefois, peu de temps après la neuvaine, la pellicule s'amincit graduellement, et à la fin elle était si peu sensible, que les personnes qui n'avaient pas eu connaissance de l'infirmité de Philomène, ne s'apercevaient pas qu'il en restait quelque chose. Aussi sa maîtresse de classe, la Sœur St. Placide, malgré les rapports fréquents qu'elle avait avec elle, n'en a jamais rien remarqué, et n'a appris cette particularité qu'après la mort de l'enfant. Philomène se montra très-reconnaissante envers sa bienfaitrice ; et aimait à chanter, devant la petite statue de son oratoire, des cantiques à Notre-Dame de Pitié, en action de grâce pour sa guérison.

Dès les premiers jours de septembre de l'année 1860, elle commença à fréquenter les écoles du faubourg St. Laurent, dirigées par les Sœurs de la Congrégation ; et quoiqu'elle n'y ait passée qu'environ six semaines, étant morte le 26 octobre suivant, elle a laissé cependant, dans l'esprit et dans le cœur de ses petites compagnes, des impressions profondes d'estime et de vénération, effets naturels de sa rare sagesse et de sa solide vertu. Il paraît qu'avant de l'appeler à lui, Dieu voulait se servir des Sœurs de la Congrégation pour donner à la jeune Philomène la connaissance explicite de plusieurs des vérités de la foi qu'elle ne connaissait pas encore ; et exciter en même temps, par un si touchant modèle, les autres enfants de cette école, à imiter ses vertus. Ses maîtresses étaient tout étonnées des progrès qu'elle fit, en si peu de temps, dans la connaissance des vérités chrétiennes. Il est vrai que jamais disciple ne montra plus d'avidité à s'instruire, et que l'esprit et le cœur de cette sainte enfant étaient vraiment cette terre bonne et excellente, dont parle Notre-Seigneur, où le bon grain produit des fruits au centuple. Quand on expliquait aux enfants quelque article de la foi, ou quelque pratique de la vie chrétienne, Philomène, joignant alors les mains, avait constamment les yeux fixés sur la maîtresse ; et s'il arrivait qu'elle n'eût pas compris quelques

points de l'instruction, encore nouvelle pour elle, elle ne manquait pas ensuite d'en demander à sa maîtresse l'éclaircissement.

Quoiqu'elle ne fut âgée que de 6 ans et 8 mois, elle était la plus sage de l'école, le modèle de ses compagnes, et exerçait même sur elles un ascendant que sa vertu seule pouvait lui donner. Aussi, sa maîtresse ne craignait-elle pas de la nommer quelquefois gardienne des autres, sachant par expérience combien toutes la respectaient pour la maturité de sa raison, la modestie de son maintien et la douce gravité de sa conduite. Cette autorité, que sa vertu lui donnait, était d'autant plus remarquable, que Philomène, outre son âge, n'avait rien d'avantageux dans son extérieur, étant d'une petite taille, d'un teint pâle et d'une extrême maigreur.

Sa grande piété envers Dieu ne diminuait en rien l'affection qu'elle devait à toutes les personnes qui prenaient soin de son enfance ; au contraire, elle ne servait qu'à rendre ses sentiments plus vifs et plus affectueux. Saintement attachée à ses maîtresses, elle les aimait autant par religion pour leur personne, que par reconnaissance pour les services qu'elle recevait de leur part.

Sa tendre affection pour ses parents était une preuve touchante de la bonté naturelle de son cœur. Un soir auprès de la classe, sa maîtresse lui ayant offert de la conduire, avec une douzaine d'autres enfants à l'Eglise de Notre-Dame de Piété, Philomène accepta cette proposition avec autant de joie que d'empressement, sans penser alors à l'inquiétude que sa mère éprouverait si elle ne la voyait pas rentrer à la maison à l'heure ordinaire : ce qui arriva en effet. On chercha Philomène de toutes parts, et comme on ne la trouva point, on craignait qu'elle ne se fût égarée dans son chemin, ou qu'il ne lui fût arrivé quelque autre accident. Enfin, on apprit qu'elle était allée à l'Eglise de Notre-Dame de Piété, et on s'y rendit, en toute hâte, pour la ramener.

Sachant alors l'inquiétude où elle avait jeté ses parents, elle se mit à répandre un torrent de larmes. Quoique sa mère pût lui dire pour calmer son émotion, elle était inconsolable de n'avoir pas prévu d'avance la peine que son absence causerait, et elle s'accusait d'avoir manqué d'affection pour ses chers parents. Enfin, pour la consoler, sa mère eut l'heureuse pensée de lui dire qu'elle avait imité en cela l'Enfant Jésus, qui s'était éloigné de la Très Sainte Vierge, sa mère, pour aller dans le temple, et que c'était dans le lieu Saint que les enfants vertueux devaient, à l'imitation de Jésus, être retrouvés par leurs parents.

Un cœur aussi sensible et aussi généreux que l'était celui de Philomène ne pouvait être indifférent aux besoins des pauvres et des malheureux. Elle était très-affectionnée à l'Œuvre dite de la *Sainte Enfance*, et se faisait toujours une fête d'y contribuer par sa petite offrande. Sa maîtresse de classe, ayant recommandé à la charité de ses élèves, l'une d'entr'elles qui avait besoin de vêtements : Philomène n'eut pas de repos, qu'elle n'eût obtenu de sa mère une pièce de monnaie pour aider par-là à la vêtir.

“ Oh maman ! disait-elle, c'est pour une petite pauvre, toute nue ; ma tante St-Placide ne demande qu'un petit sou. ” Elle fut ravie de recevoir ce sou, et le mit tout aussitôt dans sa petite bourse, avec un autre pour la *Sainte Enfance* ; et elle était toute joyeuse, en pensant qu'elle se dépoillera de son petit trésor, pour soulager les enfants délaissés.

Mais elle ne devait plus rentrer à son école, car ce jour-là même se sentant atteinte de la maladie qui la conduisit rapidement au tombeau, elle se vit contrainte de rester auprès de sa mère. Ce fut une inflammation d'entrailles qui malgré les souffrances vives qu'elles lui faisaient endurer sans relâche, lui laissaient une entière liberté d'esprit. La mère voulant lui acheter quelques petites douceurs, lui demanda si elle ne consentait pas à lui prêter pour cela sa bourse. “ Oh maman ! lui dit Philomène, c'est pour une petite pauvre, il ne faut pas la priver de ce secours, quelque léger qu'il soit. ” Sa mère insistant, elle se rendit à sa demande ; mais sous la condition expresse qu'elle ne faisait que prêter ces deux pièces de monnaie, et que sa mère les emploierait religieusement à leur destination. C'est ce qu'elle exécuta en effet après la mort de Philomène.

Ce trait tout modeste qu'il peut paraître, est néanmoins la marque d'une vraie et grande vertu : le mérite du sacrifice ne consistant pas dans la grandeur matérielle de l'offrande, mais dans la privation que s'impose volontairement celui qui le fait. Il est censé abandonner toute chose, lorsqu'il sacrifie le peu qu'il possède, serait-il l'homme du monde le plus dénué de biens. D'après ce principe incontestable, Saint Pierre disait avec confiance à notre Seigneur : “ Voilà que nous avons renoncé à tout pour vous suivre : Quelle récompense nous donnerez-vous donc ? ” Cependant, comme le font remarquer les saints Docteurs, il n'avait abandonné que ses filets ; mais, ces filets mêmes étaient pour lui toute chose, et en les quittant, il quitta tout. C'est pour cela encore que Jésus-Christ, véritable appréciateur des mérites, comme devant en être le Souverain rémunérateur, déclara, en présence des Juifs, que la femme qui avait mis deux deniers dans le tronc du temple, y avait mis davantage qu'aucun des riches, malgré leurs offrandes ; parceque ceux-ci n'avaient offert que de leur superflu, au lieu que cette pauvre veuve avait pris les deux deniers sur son stricte nécessaire.

Nous faisons ici ces réflexions, pour montrer la générosité du cœur de Philomène. En sacrifiant, pour les pauvres, les deux pièces de monnaie qui composaient tout son trésor, elle a mérité assurément nos éloges et notre admiration ; puisque Jésus-Christ n'a pas craint de canoniser devant les riches du peuple Hébreu, et même devant tous les siècles futurs, la générosité de cette pauvre veuve qui ne sacrifia pas davantage.

Une enfant douée de si bons sentiments, et d'ailleurs si pieuse, semblait être un fruit déjà mûr pour le ciel. Sa maladie ne fut que de quelques jours. Le Révérend Messire Archambeault, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, profita du peu de temps qu'elle vécut encore pour la préparer à recevoir le sacrement de pénitence. Elle eut été, sans doute capable de faire sa première communion, malgré son jeune âge ; et on l'y eut disposé, si on eût prévu qu'elle dût mourir sitôt. On se contenta donc de lui donner l'absolution, qu'elle parut recevoir dans de grands sentiments de componction, de confiance et d'amour de Dieu ; et enfin, on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction.

Le jour même de sa mort, dès le matin, ayant entendu sonner l'*Angelus*, elle en avertit sa mère, pour qu'elle fit les prières accoutumées. Cette pieuse enfant voulait même se mettre à genoux, pour les réciter avec plus de religion extérieure, mais elle se conforma à l'ordre qu'elle reçut de sa mère de ne pas changer de

position, à cause de la violence de son mal. Ce jour-là même, elle voulut recevoir le Saint Scapulaire, ce qu'elle fit avec la piété et la confiance filiale envers Marie qu'on devait attendre de cette enfant de bénédiction, qui lui avait été si dévouée durant sa vie. Enfin, elle expira doucement en prononçant les saints noms de Jésus, Marie et Joseph, et en laissant dans les cœurs de toutes les personnes présentes des impressions profondes de désir d'une si sainte mort, et de confiance en son intercession auprès de Dieu. La Sœur Saint Placide, lorsqu'elle lui donnait ses soins, lui avait recommandé plusieurs fois de prier pour la sanctification de plusieurs de ses petites compagnes; et depuis la mort de Philomène, on a eu lieu d'admirer le changement qui s'est opéré dans elles, par un redoublement de zèle et de ferveur, dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. On est bien fondé à penser que c'est le fruit des intercessions de cette sainte enfant, plus zélée encore pour le bien de ses compagnes qu'elle ne l'était sur la terre, maintenant qu'on a tout lieu de croire qu'elle est consommée dans la parfaite charité. *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur; parcequ'ils ont leurs œuvres qui leur survivent.*

GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE MILITAIRE DE FRANCE.

VI

JEANNE D'ARC.

Le ROYAUME TRÈS-CHRÉTIEN devait encore courir un péril suprême. Il n'avait plus à craindre de voir son territoire dépecé et sa nationalité emportée aux quatre vents du ciel. Mais il était sur le point d'assister à la violation de son trône et au renversement de la loi qui en était la base et qui en faisait la splendeur.

Revendiqué, au nom d'une femme, par un prince anglais, le sceptre des rois de France allait, au mépris de la loi salique, passer dans une main étrangère.

La patrie de saint Louis, indignée de cette oppression usurpatrice, mais épuisée par des dissensions intestines, voyaient le jour douloureux où le léopard, remplaçant l'oriflamme, allait lui imposer le joug des descendants de Jean Sans-Terre.

En vain la chevalerie française luttait depuis un siècle pour sauver l'indépendance nationale; en vain elle avait offert de toute parts sa poitrine à l'ennemi pour lui fermer le chemin du trône; en vain elle répandait encore chaque jour sur de stériles champs de batailles les restes d'un sang qu'avaient épargné les Croisades; en vain Du Guesclin avait fait sentir au léopard sa terrible épée de connétable; en vain Dunois, brandissant la royale dague de ses pères, en rajeunissait la gloire à force de prodiges.

La France succombait: ses plus nombreuses et ses plus belles provinces étaient au pouvoir de l'étranger; sa Capitale était envahie, et son Roi, subissant, pour la première fois de l'histoire, l'insulte à côté de la défaite, était insolument appelé le *Roi de Bourges*.

Paris, devenu la proie d'Albion, obéissait à un monarque anglais; et, dans ses murs, tout remplis des victorieux souvenirs et des antiques monuments de la monarchie salique, l'orgueilleux vassal avait osé poser sur son front la couronne des rois de France.

Où était l'armée française? aurait-elle abandonné le trône ou lui devant l'ennemi?

L'armée française n'existait plus.

Il avait fallu qu'elle fût détruite pour que le vieux sol qui avait enfanté tant de héros, tant de conquérants et de

martyrs, pût être témoin d'un pareil spectacle. Elle s'était fait massacrer à toutes les frontières avant que l'étranger pénétrât au cœur de la patrie. Crécy, Poitiers, Azincourt étaient les funèbres mais glorieux témoins de son héroïque défense, et c'est sur ses cadavres que la trahison et l'assassinat avaient ouvert à l'Angleterre les chemins de Paris.

Ses débris mutilés se pressaient autour du descendant de saint Louis, pour lui faire un dernier rempart de leurs corps.

Roi sans royaume, l'infortuné Charles VII, entouré de ces vieux noms et de ces vieilles lances que le temps et la mort lui avaient laissés pour seul héritage et pour trophée suprême, osait encore ne pas désespérer.

Il se souvenait qu'un bouclier fut le premier trône de ses pères, et il lui restait encore le bouclier de Clovis. Et pourtant Henri V d'Angleterre avait mis la main sur le diadème *flordelisé*, et s'était intitulé roi de France.

Mais la France et l'histoire étaient moins pressées que l'Angleterre: elles voulaient voir régner Henri IV avant de saluer Henri V.

Une Femme allait être chargée de rendre à la France son armée; à l'armée ressuscitée son épée victorieuse; à Charles VII le trône de ses aïeux; et de signifier à l'Angleterre, à travers la fumée du champ de bataille et la flamme du bûcher, les volontés du ciel et les décrets du peuple franc.

Quitter ses champs et ses troupeaux, sa quenouille et sa houlette, pour sauver sa patrie: s'élançer sur un coursier de guerre, en sortant de l'humble chapelle de Domremy: se mettre à la tête de la dernière poignée de combattants qui restât à la France; foudroyer à Orléans l'Anglais victorieux; conduire triomphalement, à travers son royaume étonné, un Roi tout-à-l'heure sans asile; faire sacrer à Reims le successeur de Clovis par le successeur de saint Rémy; puis, d'héroïne devenue martyre, expier sa gloire sur un bûcher... ce fut l'œuvre d'une jeune fille; ce fut la mission de JEANNE D'ARC.

Domremy, Orléans, Reims et Rouen sont les quatre chants sublimes du plus magnifique poème que jamais peuple ait inspiré et que jamais poète ait rêvé.

La plume s'arrête devant cette auguste figure de JEANNE D'ARC qui surpasse la fiction elle-même. Aussi la poésie, dans son impuissance à la peindre, n'a-t-elle jamais su que la ternir.

La France était délivrée. La vieille terre salique, tréssillant tout à coup à la voix d'une femme, avait fait surgir de son sein une armée nouvelle pour soutenir l'héroïque phalange qui défendait de son bras mutilé le dernier drapeau de la monarchie.

Jeune soldat et vieux chevalier s'élançèrent, du même pas, dans le sillon victorieux qu'avait tracé Jeanne d'Arc. Non content de la suivre, il voulurent la venger, et bientôt l'Anglais, perdant à la fois et ses nouvelles conquêtes et ses anciens domaines, déchu même du titre de vassal dans un royaume dont il s'était proclamé souverain, n'eut plus le droit de poser son pied sur le sol où depuis Guillaume-le-Conquérant il avait droit de seigneur et droit de cité.

Il franchit sans retour, fugitif et vaincu, ces flots qui devaient servir de barrière éternelle entre la France et lui; et, en fuyant, il vit briller de loin à ses regards consternés les splendeurs du trône qu'il avait convoité et les lueurs du bûcher qu'il avait allumé.

Voilà ce qu'avaient accompli, aux plus mauvais jours de notre histoire, les débris d'une armée française commandés par une femme.

Le Comte DE CIVRY.

Le mot de la dernière énigme est; *Ongle*.

Des Presses d'air dilaté d'Éusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.